

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Le poumon des régions

Sébastien Lavoie

Number 148, Winter 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68052ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lavoie, S. (2012). Le poumon des régions. *Lettres québécoises*, (148), 60–61.

## Le poumon des régions

Depuis Montréal, on ne réalise pas bien toute l'importance qu'ont les salons du livre sur la vitalité des écosystèmes culturels régionaux. Il s'agit pourtant de leur cœur et de leurs reins.

En 35 ans de *Lettres québécoises*, nous avons commis huit articles (plus quelques reportages-photos) sur les salons du livre : six articles sur celui de Montréal — dont un entrefilet du défunt Adrien Thério s'insurgeant du fait que *Lettres québécoises* était négligée par le Salon<sup>1</sup> —, un article sur le Salon du livre de Québec, un éditorial traitant de celui de Paris et... rien à propos des autres événements au Québec. Afin de pallier ce manque, je me suis entretenu avec trois responsables de salons pour comprendre ce qui faisait la particularité de ces événements du terroir...

### Rimouski 1<sup>er</sup>

L'absence de mention des autres salons est d'autant plus déplorable que ce n'est pas à Montréal ou à Québec que fut institué le premier événement du genre, mais à Rimouski, en 1964, à l'initiative d'une association appelée les Dames Hélène de Champlain, un regroupement de femmes de notables scolarisées qui avaient du temps libre parce qu'elles n'étaient pas sur le marché du travail. La finalité de ce salon était alors la même que celle qui anime tous ceux qui existent de par le monde : faire rayonner la littérature et donner le goût de la lecture à tous, particulièrement aux jeunes.

Depuis 17 ans, c'est Robin Doucet, « travailleur culturel depuis toujours », qui préside aux destinées du salon de Rimouski. Il est aussi vice-président de l'Association québécoise des Salons du livre, qui représente les neuf gros joueurs de la province.

Même si j'ai essayé de trouver quelque chose de pourri au royaume du Bas-du-Fleuve, force m'est de constater que tout semble rose là-bas. Tenez, par exemple, j'ai tâché de savoir si l'arrivée du livre numérique ne promettait pas des jours sombres à ce type d'événement. La réponse de M. Doucet est « non », le livre électronique étant encore largement de la fiction, une fiction à laquelle le Salon se prépare en mettant sur pied un atelier sur l'ère numérique afin de s'assurer que tout le monde soit prêt « lorsque le train va passer en gare ».

La couverture médiatique du domaine livresque, qui se réduit comme peau de chagrin partout, affecte-t-elle le Salon du livre de Rimouski ? Absolument pas. M. Doucet voit la couverture des médias nationaux comme un simple bonus. Ce qui compte à ses yeux, c'est le travail des médias locaux qui offrent une couverture « exceptionnelle ». Qu'on pense que chaque année, afin d'annoncer l'ouverture de cette foire, un auteur est invité à faire la mise au jeu officielle au cours d'une partie de l'Océanique de Rimouski alors qu'à l'un des entractes, sur les ondes radiophoniques, M. Doucet est invité à promouvoir son événement. L'idée que la culture et le sport sont antinomiques est une fois de plus battue en brèche.

Une autre idée reçue qui revient sans cesse dans un papier comme celui que vous lisez en ce moment et de laquelle les organisateurs de salons doivent se défendre, c'est qu'ils font une concurrence déloyale aux libraires. L'accusation n'a rien de fondé, mais le cœur des amateurs de littérature



ROBIN DOUCET



est si tendre... Or, si les salons du livre ont une influence sur la vie des libraires, elle est plus que positive. « Les gens aiment les grandes surfaces », avancera d'abord M. Doucet avec une certaine candeur, me disant que les lecteurs se servent de ces manifestations pour magasiner leurs livres. La plupart des gens achètent souvent aux salons, soit, mais ils font aussi beaucoup de repérage en vue d'achats ultérieurs dans les librairies ou en vue d'emprunts dans les bibliothèques.

Sylvie Marcoux, par ailleurs auteure, est la DGE du Salon du livre du Saguenay — Lac-Saint-Jean depuis 2009. Elle est entrée à son service en 2004 en tant qu'animatrice après une carrière dans l'imprimerie où elle a été tour à tour infographiste et directrice de production. Elle ajoute pour sa part que c'est souvent des libraires qu'engagent les diffuseurs tenant les kiosques des salons. Elle me donne en exemple le distributeur ADP qui engage une vingtaine d'employés de la Librairie Harvey pour tenir son stand et que celle-ci reçoit un pourcentage des ventes. La librairie doit donc environ 15 % de son chiffre d'affaires à ses activités au Salon et elle profite, au passage, de son expérience pour approfondir son expertise du marché. Tout le monde y gagne et, plutôt que de parler de parasitage, il convient donc de parler de relation symbiotique entre tous les intervenants du milieu littéraire.

Si les dirigeants des deux salons conviennent d'un regret, c'est que les distributeurs ne se déplacent pas avec leur fonds, seulement avec leurs nouveautés, ce qui ne fait pas une différence fondamentale entre l'offre des librairies et celle du salon. Ceci étant, on peine à imaginer le nombre de dix-huit roues qu'il serait nécessaire d'affréter si les distributeurs choisissaient de se déplacer avec l'entièreté de leurs entrepôts, mais on peut tout de même penser qu'il y a une marge entre les deux propositions. Robin Doucet ajoute que les distributeurs « auraient intérêt à examiner leur clientèle » ; il décrit sa ville comme une ville de service et d'éducation. En ce qui le concerne, le visiteur type est une femme de 40 ans qui a un diplôme universitaire, qui se déplace avec ses enfants et, parfois, son mari.

### Tous pareils

Si les salons du livre se suivent et se ressemblent, ici comme ailleurs, c'est non seulement parce qu'ils répondent aux mêmes besoins, mais



SYLVIE MARCOUX



DANIEL, CASSANDRE ET JEAN SIOUI

aussi parce que, à travers l'Association, ils s'empres-  
sent de partager entre eux leurs bons coups. Ainsi,  
l'événement « Minute ! je me livre »<sup>2</sup> mis en place à  
Rimouski devrait essaimer bientôt partout. Ce sont  
les Français qui ont inventé la formule qui, là-bas,  
s'appelle Speed booking : il s'agit pour un auteur de  
s'inviter à une tablée de lecteurs et d'y vendre son  
livre en dix minutes. Un autre événement à souli-  
gner, encore à Rimouski : La randonnée poétique.  
L'ambition des organisateurs est de poser, le long  
du sentier du littoral fréquenté chaque année par  
100 000 promeneurs, une pierre de quelques milliers  
de livres coupée en deux sur laquelle sera gravé un  
extrait d'un poème d'une de nos grandes plumes.  
Cette année, c'est Victor-Lévy Beaulieu qui a été à  
l'honneur, après Paul Chanel Malenfant, Madeleine  
Gagnon et Pierre Perrault. L'organisation prévoit en  
disposer une trentaine et compte sur les dons d'un  
public plutôt réceptif pour compléter le tout avant  
trente ans.

On a tendance à penser qu'un salon du livre ne dure  
que le temps des roses, mais c'est trompeur. Dans les  
faits, l'organisation des salons travaille à l'année et  
ses activités débordent le cadre du salon du livre à  
proprement parler. « Nous sommes des spécialistes  
de l'organisation d'événements litté-  
raires », me dira sans fard M. Doucet. Si  
le salon est bien évidemment l'événe-  
ment le plus important de l'année, c'est  
aussi l'arbre qui cache la forêt. Pour le  
Saguenay, par exemple, l'organisation  
réalise bon an mal an une centaine de  
rencontres dans les écoles ou avec les  
lecteurs (à la bibliothèque de Roberval,  
notamment), est associée avec des rési-  
dences d'écrivains, réalise un calendrier  
littéraire, sert de service-conseil auprès  
d'auteurs aux prises avec des pro-  
blèmes de contrat d'édition...

### Salons de la marge

D'autres salons du livre plus marginaux existent aussi, qu'on pense, par  
exemple, à des événements de niche comme le Salon du livre ancien de  
Montréal ou le Salon du livre anarchiste de Montréal. Aux fins de cet



Son ambition à long terme  
est de créer un salon  
francophone nomade  
qui pourrait faire le tour  
des réserves.



article, j'ai préféré braquer mon projecteur sur le  
petit nouveau qui en sera en décembre à sa  
deuxième année, et j'ai nommé le Salon du livre des  
Premières Nations organisé par une maison d'édi-  
tion (et aussi librairie) qui en est aussi à ses pre-  
miers pas, Hannenorak, sise à Wendake. À la tête de  
l'organisation, le poète Jean Sioui et son fils, Daniel,  
qui ont pour objectif de faire connaître la culture  
autochtone. Comme le rappelait Jean-François Caron  
dans la dernière édition de cette revue<sup>3</sup>, la littéra-  
ture autochtone a le vent dans les voiles et l'idée  
d'un salon du livre lui étant consacrée va de soi.

La première édition a été préparée dans l'urgence, en  
deux mois, à la suite de l'octroi d'une subvention du  
Secrétariat des affaires autochtones (les salons alloch-  
tones sont normalement subventionnés par le Conseil  
des Arts du Canada — auprès duquel le Salon du livre  
des Premières Nations n'est pas enregistré — et la  
SODEC à laquelle l'organisation n'a rien demandé  
puisque les réserves autochtones relèvent du gou-  
vernement fédéral). Malgré des délais exceptionnel-  
lement courts, les organisateurs de l'événement ont  
eu la surprise de recevoir un accueil particulièrement  
enthousiaste, avec notamment la présence de quan-  
tité de chercheurs autochtones. Daniel Sioui ne cache

pas son ambition de bâtir un salon d'en-  
vergure internationale, disant vouloir  
faire venir les Métis et se prenant à  
rêver de susciter des vocations de cher-  
cheurs au sein des autochtones mêmes.  
Son ambition à long terme est de créer  
un salon francophone nomade qui pour-  
rait faire le tour des réserves. La pre-  
mière édition a réuni des auteurs wen-  
dat et innus, ainsi qu'un Cri. « Je suis fier  
d'être autochtone ; j'aime bien la cul-  
ture... », me dira sobrement Daniel  
Sioui. Tant mieux pour nous : on

méprise peut-être moins les Autochtones qu'on ne le croit, et on aime leur  
culture plus qu'on ne veut bien se l'avouer. À découvrir.

1. <http://id.erudit.org/iderudit/39768ac>

2. <http://fb.me/1weyGkcVE>

3. La plume autochtone/émergence d'une littérature, *Lettres québécoises* n° 147,  
automne 2012, p. 12-15.